

LE DRAPEAU

(Suite)

Tout à coup, derrière lui, Fougerel entendit une clameur, un bruit de voix, des cris, le choc de talons lourds sur le pavé, et, livide, en se retournant il aperçut un groupe d'hommes qui, du bout de la rue, couraient vers lui en criant. La seule pensée de Fougerel fut celle-ci :

— Il est perdu !

Il ne songeait qu'au drapeau ; il s'oubliait lui-même. Presque au même temps la pensée lui vint de jeter au hasard, dans quelque puits ou quelque trou, n'importe où, le drapeau qu'il avait enlevé. Il lui avait semblé, en venant, traverser une rivière. C'est la Havel, qui arrose Sans-Souci. Où se trouvait-elle ? Il eut, en roulant l'étendard autour d'une pierre, jeté ces lambeaux au courant de l'eau. Cette idée lui venait tandis que, hâtant le pas pour fuir, il entendait les cris se rapprocher et redoubler. En courant, il se trouva brusquement devant le petit canal qui traverse la ville. Il se crut sauvé, ou du moins il crut sauvée l'étoffe tricolore qu'il avait conquise. Il s'arrêta court, chercha du regard un caillou, un objet quelconque, et, glissant sa main sous son vêtement, il y sentit la soie frissonnante, lorsque tout à coup, débouchant de l'angle d'une rue transversale, rouges, essoufflés, trois ou quatre sous-officiers prussiens, sortant de la caserne qui est proche, se précipitèrent sur le capitaine en hurlant des menaces.

Fougerel dégagea ses mains et, faisant quelques pas en arrière, s'adossa aussitôt à la muraille d'une maison ; là, blême et menaçant, les yeux embrasés sous ces rudes sourcils, la moustache hérissée, les poings fermés, le grand vieillard attendit l'attaque des soldats qui reculaient devant son regard.

— Vous ne l'aurez pas, disait-il. Lâches ! vous ne l'aurez pas !

Mais déjà la foule grossissait autour du Français. Le gigantesque gardien de *Garrison Kirche* accourait, ameutant les passants, criant : *A mort !* et montrant son poing osseux au capitaine, dont l'attitude menaçante demeurait pareille à une statue. Les injures, les cris, les hurlements se croisaient autour de Fougerel ; pourtant, on n'attaquait pas encore, lorsque le sous-officier géant poussa par les épaules les soldats qui se trouvaient devant lui, et les jeta littéralement sur le capitaine. Alors, décidé à se laisser déchirer, assommer par ces furieux, Fougerel disputa sa vie—et, ce qui était plus que sa vie, le drapeau—aux soldats dont les mains le prirent au cou, dont les souliers le frappèrent aux jambes. Il serrait contre sa poitrine le drapeau que d'autres mains tentaient de lui reprendre. Les doigts crispés sur cette étoffe sainte, il sentait les ongles des assaillants lui labourer la chair.

— Lâches ! criaient-ils encore, vous ne l'aurez pas, vous ne l'aurez pas !

Les soldats le poussèrent furieusement contre la muraille.

— A coups de sabre ! cria le sous-officier.

L'un d'eux dégaina, et Fougerel sentit la lame de fer lui tomber sur la joue. D'autres le prenaient par les jambes et le renversaient. Cette meute l'eût mis en lambeaux sans secours.

— Misérables ! cria le capitaine dont le sang coulait... il murmura encore quelques mots : Malapeyre ! Mon pauvre Malapeyre ! Le drapeau !... et s'évanouit, perdant son sang.

Blessé à la tête, les soldats voulaient l'achever. L'arrivée d'un officier le sauva. On le porta à l'hôpital, ou plutôt à l'infirmerie d'une prison. Quand il revint à lui, ce fut pour répondre aux questions que lui posèrent des juges instructeurs. D'abord il ne voulut pas se soumettre à l'interrogatoire ; il disait :

— Laissez-moi, fusillez-moi ; je ne vous connais pas !

Puis il se décida à dire pourquoi il avait arraché le drapeau :

— J'avais juré de le reprendre.

Il ne donna plus, dès lors, d'autre raison. Lorsqu'il fut guéri, on le mit au cachot. Il y resta six mois, pendant qu'on instruisait son procès. L'affaire avait fait grand bruit ; les *mangeurs de Français*, comme s'appelaient alors les imitateurs de l'écrivain Menzel, en tiraient un parti considérable dans les gazettes. Fougerel, lui, ne sortait plus de son mutisme sombre. A la fin, l'ambassadeur de France intervint dans ce débat et laissa entendre que les six mois de prison préventive suffiraient bien à punir le capitaine. Il obtint que Fougerel serait mis en liberté, ce qui fit, à cette époque, accuser de faiblesse le gouvernement prussien. Lorsqu'on lui annonça ce résultat, Fougerel ne laissa paraître aucune joie. Il dit seulement :

— C'est bien.

Une escorte de gendarmes prussiens le reconduisit jusqu'à la frontière. Il demanda, à Cologne, la permission de s'arrêter une journée, une après-midi, une heure, afin d'aller au cimetière. On lui refusa cette faveur. Et lui dit, hochant la tête :

— Après tout, se dit-il, cela vaut peut-être mieux. Qu'irais-je dire à Malapeyre ? Je n'ai pas tenu parole !

A la frontière belge, il fut libre, mais sans éprouver aucun sentiment heureux en recouvrant cette liberté. Il lui semblait maintenant que sa vie était finie, manquée, usée, inutile. Jamais, même après les désastres de son âge mûr, il ne s'était senti aussi profondément vaincu et humilié ! Lorsqu'il revint, à Givet, l'endroit où s'était assis Malapeyre, déjà malade, ce soir d'août où les mouches volaient dans l'air, Fougerel sentit un sanglot lui monter à la gorge, et il pleura.

— Oui, dit-il tout haut, pleure, va, maintenant, tu n'as plus que cela à faire !

Il revint à Vernon, et il éprouva une douleur profonde, mais silencieuse, en retrouvant dans la petite ville toutes choses en leur coin habituel, les mêmes gens, les mêmes pavés, tout, excepté l'ami qui lui rendait, à Vernon, la vie aimable et occupée. Comme ce petit logis de la vieille rue Saint-Jacques, plein de souvenirs de vingt années, où chaque objet rappelait le souvenir de Malapeyre, sembla triste et immense à Fougerel ! Il lui fallut conter à la vieille dame la mort de son ami. Elle écoutait, levait la main au ciel, et disait :

— Pauvre monsieur !

Quand Fougerel eut fini, elle lui demanda doucement d'où lui venait sur la joue droite cette cicatrice qu'elle ne lui connaissait pas.

— Oh ! rien, répondit Fougerel. Un postscriptum au passé, voilà tout.

A partir de ce jour, il reprit peu à peu l'habitude d'aller, comme jadis, dîner à l'*Hôtel d'Evreux*, et fumer sa pipe au *Café de la Ville*. On lui réservait toujours sa table, la *table des capitaines* ; on le saluait, on le choyait. Il parlait peu et se promenait volontiers seul sur l'avenue de la Maissonnette, où il allait jusqu'aux Valmeux, comme autrefois avec son ami. Tout en marchant, on l'entendait parfois se parler comme à lui-même ou à un être imaginaire, auquel il disait de temps à autre :

— Que veux-tu ? J'ai fait ce que j'ai pu. Il ne faut pas m'en vouloir.

Souvent, à l'hôtel, il demandait, pendant son repas, un peu de malaga.

— Une larme, disait-il.

Et il le buvait doucement, en souvenir de l'ami mort. Puis il rentrait au logis, déplaçait les vieux papiers laissés par Malapeyre, les relisait, hochait la tête ou encore regardait les épaulettes du capitaine, sa croix d'honneur et la capote portée à Waterloo, et s'occupant à rechercher dans le drap usé la trace de la balle qui avait blessé son ami.

— Voilà, disait-il. En pleine poitrine. Et après avoir supporté ça, mourir d'une fièvre en voyage. Parodie que la vie !

Il vieillissait ainsi, de plus en plus triste, courbé. Les années passaient. Les petites filles que Fougerel avait vues jouer à la corde dans le Bassin-Vert, étaient devenues maintenant des femmes, des mères de famille, presque des grand-mères, dont les enfants jouaient aussi sur le Bassin-Vert. Les petits garçons auxquels il apprenait en riant l'exercice, étaient officiers, négociants, sous-préfets. La vieille dame qui louait le logis de la rue Saint-Jacques était morte. Tout changeait, grandissait, se modifiait ; une génération arrivait, d'autres partaient, et le vieux capitaine Fougerel, ridé, cassé, se traînant sur sa canne, allait toujours à la *table des capitaines*, donnant en passant son coup d'œil aux joueurs d'échecs ou de billard.

Il était maintenant plus qu'octogénaire, et le chagrin en avait fait un vieillard presque en enfance. On l'entendait radoter et marmotter tout seul :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Nous nous serions défendus à deux, voilà tout !

D'autres fois, il demeurait, pendant les beaux jours, assis sur un banc, au soleil, le long des *Avenues*, le regard plongé dans une contemplation muette, ses yeux fatigués regardant devant sans voir, et sa main traçant machinalement sur le sable quelque plan de bataille. En passant devant lui, les enfants marchaient à pas étouffés, mettaient leurs doigts sur leurs lèvres roses, et les plus raisonnables disaient aux plus petits :

— Taisons-nous ! c'est le capitaine Fougerel qui dort.

Souvent aussi le vieillard sortait de cette somnolence et de cette sorte de torpeur. C'était dans ses beaux jours, et lorsqu'il consentait à parler. Alors sa figure ridée, mais encore mâle, s'animaient, et de sa voix grave et forte, il donnait aux nouveaux et le mot d'ordre des anciens :

— Sachez vous dévouer, vous autres, soyez généreux, quitte à être dupes. Aimez ce qui est beau, servez ce qui est bien. Ayez une foi, un drapeau, et mourez pour lui. Cela vaut mieux que de vivre sans lui.

Puis il retombait dans son rêve.

Un soir du mois de juillet 1870, le capitaine Fougerel était allé machinalement, comme d'habitude, à la gare de Vernon, où, avec le train de Paris, arrivait chaque soir les nouvelles du jour. Non pas que le vieillard s'inquiétait beaucoup des nouvelles, mais c'était une promenade. Il y était allé, courbé sur sa canne, traînant le pied, toussant et fatigué. On le saluait en chemin, et il avait peine à rendre son salut. En arrivant à la gare, il vit une foule compacte, il entendit un bruit inaccoutumé ; il remarqua que les regards des

gens brillaient, que les gestes étaient saccadés et les mains fiévreuses.

Il demanda ce que c'était.

— Ce que c'est, capitaine ? C'est la guerre.

— La guerre ? dit le vieillard en dressant l'oreille.

— La guerre avec la Prusse ! La guerre est déclarée !

Le capitaine Fougerel s'appuya, pour ne point tomber, à la grille qui borde la voie, puis, blanc comme un linge, il se redressa brusquement, et levant en l'air sa canne dont il n'avait plus besoin pour se soutenir, il poussa d'une voix forte un grand cri :

— Vive la France !

On vit alors le vieux soldat tout à l'heure brisé, courbé, débile, retrouver une énergie suprême et marcher presque rapidement vers la ville, en faisant tourner son bâton de vieillesse entre ses doigts ridés.

Il parlait tout haut et d'une voix ferme.

— Malapeyre ! mon vieux Malapeyre, disait-il, le drapeau, nous allons le reprendre enfin, cette fois !

Pendant le repas, à l'*Hôtel d'Evreux*, le vieux soldat, pris d'une fièvre généreuse, rayonnait. Il fit apporter du malaga pour toute la table, et l'on but bravement à l'armée qui partait.

Puis, après la soirée du café, prenant son chapeau et l'enfonçant d'un coup sec sur son front, le capitaine rentra en son logis, répétant tout hant dans les rues désertes :

— Le drapeau, ils nous le rapporteront, entends-tu, Malapeyre ?

Et le vieux soldat s'en dormit sur ce rêve.

Le lendemain, la ville de Vernon apprenait, avec une émotion profonde, que le vieux capitaine Fougerel avait été trouvé, le matin, dans son lit, frappé d'une attaque d'apoplexie. Le vieillard était mort le sourire aux lèvres.

Depuis ce temps, personne ne s'assied, là-bas, à la *table des capitaines*.

JULES CLARETIE.

FIN.

Société d'Industrie laitière de la province de Québec

La seconde réunion annuelle de la Société d'Industrie laitière aura lieu à St-Hyacinthe, mercredi et jeudi, les quatorze et quinze novembre prochain.

La première séance commencera mercredi avant-midi, le quatorze, à onze heures précises.

Le comité de direction a pris ses mesures pour que les deux journées complètes soient parfaitement remplies, par les intéressantes conférences qui seront faites. Les noms des conférenciers seront connus dans quelques jours ; nous pouvons dire dès à présent que tous les Messieurs qui traiteront les différents sujets choisis sont des hommes connus pour leur grande expérience en ces matières.

Nous nous faisons un devoir de recommander à tous nos lecteurs qui savent quelle source de richesse on trouve dans la laiterie, de se rendre à cette réunion. Les patrons de fromagerie et de beurrier y trouveront leur compte comme les fabricants eux-mêmes, parce que l'on s'occupera non seulement de la fabrication dans tous ses détails, mais aussi de la culture et des soins des animaux en rapport avec l'exploitation de la laiterie.

La Société d'Industrie laitière a obtenu des réductions de prix de passage des compagnies de chemins de fer, spécialement pour ses réunions. Pour avoir droit à ces réductions, il faut être porteur d'un certificat constatant qu'on est membre de la Société. Les membres actuels devront donner de suite leur adresse au secrétaire, M. J.-L. Taché, notaire à St-Hyacinthe, pour que ces certificats leur soient expédiés à temps. Ceux qui ne sont pas déjà membres, peuvent le devenir en adressant leur souscription (\$1.00) au secrétaire qui leur enverra aussi le certificat nécessaire. Et cette souscription comptera pour l'année 1883-84, de novembre à novembre. Il faut dans tous les cas mentionner par quel chemin de fer l'on doit passer, et donner son nom et son adresse très lisiblement.

Encore une fois, nous engageons nos lecteurs à se rendre à cette réunion qui sera d'une très grande utilité pour eux.

La Société d'Industrie laitière, qui est subventionnée par le gouvernement, s'est acquis des droits à l'encouragement *intéressé* de tous ceux qui s'occupent d'agriculture, par les efforts qu'elle a faits depuis qu'elle est constituée, pour développer et perfectionner l'industrie laitière en cette province, et par les résultats qu'elle a déjà obtenus.

Des statistiques récentes démontrent qu'en Norvège il y a un divorce sur 185 mariages ; en Angleterre, la proportion est de 1 à 744, et en Ecosse de 1 à 470. Quoique la loi permette le divorce dans certains pays catholiques, comme la Belgique, le nombre des demandes est insignifiant. Tous les chiffres d'Europe laissent bien loin en avant nos voisins de la Nouvelle-Angleterre, où il y a un divorce sur 11 mariages.